

La spiritualité du chant Grégorien

Dom Joseph Gajard

Cette conférence a été donnée (ou plutôt lue devrait-on dire), par le Père Le Méhauté, moine de Solesmes, chantre du temps de Dom Gajard, et auteur de nombreuses conférences sur le chant grégorien et la méthode dite de Solesmes. Cette conférence, donnée à la Chapelle-Montligeon en Juillet 1998, nous fait parfaitement comprendre l'esprit dans lequel doit être chanté et vécu le chant grégorien. Nul doute que des futurs chanoines ou des chanoines, tireraient grand profit à lire ce texte (voir même à méditer certains passages), d'une rare actualité et d'une grande profondeur spirituelle, loin de toutes les idées modernes véhiculées de nos jours sur le chant grégorien. Cette conférence est un trésor dans lequel il nous faut puiser sans réserve !

« Le texte que je vais vous lire n'est pas de moi, c'est une conférence que Dom Gajard a dû prononcer lors d'une réunion des « Amis de l'Institut grégorien » vers 1930. Il n'est donc plus très jeune, ni très connu. Mais les idées qui y sont exposées, elles, sont toujours jeunes et bien connues de vous. Elles nous sont même familières. D'abord, parce que Dom Gajard lui-même, avant et depuis 1930, l'a développé souvent. Il s'agit en effet dans cette conférence de la valeur de prière, la spiritualité du chant grégorien. C'est le titre qu'il lui a donné dans ses manuscrits, dans ses papiers. Le sujet, qu'il a traité avec une telle prédilection, qu'on peut dire sans aucune exagération, qu'il n'y a pas une conférence, pas un article, pas une classe de chant, pas une conversation même, qui ne lui fût une occasion de rappeler ce qui lui apparaissait comme le fondement unique et la justification de toute l'œuvre de Solesmes - intus et foris - en ce domaine. Sa clairvoyance surnaturelle lui faisait pressentir que c'est de ce côté que viendraient les déviations les plus graves et que porteraient les plus perfides attaques du démon contre le chant grégorien restauré : la perte du sens de sa fin dernière. Bien loin de s'excuser de ces répétitions incessantes sur ce point, il les soulignait plutôt, se montrant, là comme ailleurs, pédagogue avisé, puisque, selon le mot d'un homme d'action incontesté, « la répétition est la figure de style la plus efficace ». Et bien loin aussi de lasser, il semble que cette façon de mettre en relief l'essentiel, de rappeler constamment le but de tous les efforts qu'il demandait, d'y

subordonner aussi bien le travail de recherche scientifique de la Paléographie que la mise en place des détails minutieux d'une exécution, fut une des raisons de la bénédiction que Dieu a visiblement répandue sur son apostolat, et même l'un des charmes de son enseignement.

Présentant un jour Dom Gajard avant l'une de ses nombreuses conférences à l'Institut catholique de Paris, le recteur, Mgr Blanchet, lui disait gentiment : « Redites-nous, cher Père, ce que nous avons tant de plaisir à vous entendre dire ». Ces idées vous seront aussi familières, parce que depuis cinq ans que j'ai l'honneur et la joie de participer à votre session, je les ai exploitées, pillées, sans scrupule excessif, en leur donnant parfois une forme plus immédiatement pratique, moins élevée, afin de faire le point sur certains problèmes actuels ou de répondre aux critiques, mais aussi souvent en empruntant les expressions mêmes de Dom Gajard, parce qu'il a si bien exprimé certaines choses qu'on ne peut mieux dire, surtout lorsqu'il s'agit de l'aspect spirituel du chant grégorien, qu'il a compris et pénétré mieux que personne. C'est pourquoi, lorsqu'il y a quelques années j'ai cru devoir aborder ici ce sujet capital, je n'ai pu qu'amalgamer, selon un plan à peine renouvelé, des extraits de conférences ou d'articles de Dom Gajard. Vous en reconnaîtrez probablement tout à l'heure des passages.

Cette fois-ci, les circonstances m'ont obligé à diminuer encore mon intervention personnelle, qui se réduit à quelques petites suppressions exigées par le changement de contexte. Sauf exceptions que vous reconnaîtrez sans peine, c'est donc le Père Gajard qui s'adresse à vous, et moins le Père Gajard maître de chœur ou professeur, que le moine exemplaire qu'il fut, et qui livre le fond de son âme, le ressort profond de son œuvre, et aussi, inconsciemment, de l'œuvre de Dieu en lui. C'est presque une méditation que nous allons faire avec lui. Mais comme l'un des caractères, voulus, de votre session annuelle est d'être une sorte de retraite, une semaine de prière chantée, cette méditation, loin de détonner, sera en pleine harmonie avec votre travail, même si le côté proprement musical n'est pas aussi explicite que d'habitude. En écoutant hier soir le

Père André Forest, je me disais que nous serions même non seulement en harmonie, mais tout à fait à l'unisson, ce qui est l'idéal pour le chant grégorien.

C'est à moi – Dom Gajard – qu'échoit le redoutable honneur de vous entretenir de la spiritualité du chant grégorien : montrer brièvement quelle aide puissante le chant grégorien apporte à la vie spirituelle, à quel titre il peut être considéré comme une des sources authentiques, capables de renouveler et d'alimenter la piété chrétienne. Telle est la mission qui m'a été confiée. Tâche immense, et je n'ai que quelques minutes, je devrai donc nécessairement me borner à énumérer quelques têtes de chapitres, vous laissant le soin de faire les développements voulus et de suppléer à tout ce que je ne dirai pas.

Dans le très bel article de la Revue des Deux Mondes de 1898, monsieur Camille Bellaigue a mis en relief quelques-unes des qualités qui caractérisent l'art grégorien et le préparent merveilleusement à servir d'expression à la grande prière catholique ; l'éminent critique musical disait avec beaucoup de bonheur :

« S'il est vrai, selon une parole ancienne, que le but et la nature même, ou l'essence de l'art, est la convenance - caput artis decere, - il n'y a pas d'art qui l'emporte sur le plain-chant [...]. Une pensée unique et supérieure est exprimée là dans la forme la plus appropriée et la plus adéquate à cette pensée même. Ce n'est pas tout : au-dessus de cette convenance première, d'autres, qui sont plus hautes et plus larges, ne tardent point à se découvrir. On s'aperçoit bientôt que cet art est plus que tout autre imprégné, saturé de vérité, qu'il est totalement étranger au mensonge, ou seulement à la fiction et aux apparences vaines. [...] Ainsi nous voyons se fermer le cercle harmonieux des convenances suprêmes. Ainsi, par une rencontre peut-être unique, le vrai, le beau et le bien se rejoignent ici, et leur trinité sublime, absente de tant de chefs-d'œuvre, je parle même des plus grands, apparaît réalisée et vivante dans la chapelle où prient en chantant d'humbles moines à genoux. »

Un art vrai, imprégné, saturé de vérité, c'est en effet la note essentielle de l'art grégorien, ce pour quoi il est la musique religieuse par excellence, pour quoi aussi il est peut-être le seul à être tout à fait à sa place à l'église, et non pas seulement à cause du texte qu'il revêt, mais pour sa vertu propre. Ce sera le thème de ces réflexions rapides.

La vérité de l'art Grégorien :

Vrai, l'art grégorien l'est d'abord dans sa langue musicale, tout entière adaptée à son objet et comme hiératisée, libérée de tout ce qui pourrait altérer la fermeté, la noblesse et la pureté de sa ligne, comme l'écoulement tranquille et harmonieux du mouvement sonore. Pas de sensible, pas de chromatisme, pas de grands intervalles, pas de syncope, pas de divisibilité du temps premier, quelque chose en somme d'éminemment sobre, austère, dépouillé. Discipline sévère, assurément ; mais qui ne voit « *tout ce qu'elle épargne de mollesse à la mélodie grégorienne et ce qu'elle lui communique de santé robuste et de mâle beauté* », remarquait encore Camille Bellaigue.

Austérité qui a d'ailleurs sa compensation, et magnifique, dans la souplesse infinie qui lui vient de sa modalité et de son rythme, avec la multiplicité des échelles modales et les incessantes modulations, d'où naît une variété, une flexibilité, une richesse d'expression inconnues de notre musique moderne ; qui lui vient également de la liberté totale du rythme antique affranchie de notre mesure, de notre carrure, de nos temps forts, bref, de tout élément matériel et mécanique. De tous ces facteurs réunis naît une impression exquise de calme, d'équilibre, de sérénité, de profondeur, et aussi de liberté et d'épanouissement joyeux. Musique merveilleuse dans sa sobriété saine, d'une parfaite distinction, expressive au plus haut point, et pourtant toujours disciplinée et maîtresse d'elle-même, tout entière au service de l'esprit, informée et vivifiée par lui, capable de se prêter aux plus intimes et délicats sentiments du cœur et de l'âme. N'est-ce pas là l'idéal pour un art tout entier voué à la prière ?

Vrai encore dans sa structure architecturale, où l'on retrouve les mêmes notes de simplicité, de sobriété, de discrétion, de mesure, de dépouillement, en même temps que de souplesse. Peut-être connaissez-vous l'appréciation de Taine sur la simplicité de l'art hellénique : « *Toutes ces particularités de la vie antique, disait-il, dérivent de la même cause, qui est la simplicité d'une civilisation sans précédents, et toutes aboutissent au même effet qui est la simplicité d'une âme bien équilibrée, en qui nul groupe d'aptitudes*

et de penchants n'a été développé au détriment des autres, qui n'a pas reçu de tour exclusif, que nulle fonction n'a déformée. »

Pensez à la plupart de nos mélodies sacrées : sur le papier, quelques lignes les contiennent, et quelques minutes, trois ou quatre au plus, suffisent à les exécuter. Pensez spécialement à nos toutes petites antiennes, presque complètement syllabiques, d'une ligne ou deux à peine. Par quoi valent-elles ? Par de l'emphase, de la grandiloquence, de la recherche d'effet ? Aucunement. Elles valent par le dessin, par la ligne, toujours simple, dépouillée, extrêmement sobre, sans retour de complaisance sur elle-même, et à qui la modalité antique confère une splendide fermeté.

Il faudrait en citer des centaines. Par exemple : *Jesus autem transiens*, du 1^{er} mode : à peine une ligne, seize notes, antienne du Carême. *Tamquam sponsus*, du VIII^e mode, de Noël. Peut-on rêver quelque chose de plus divinement simple dans la composition ? Petite montée, suivie de sa détente, une toute petite protase suivie de son apodose, et c'est tout. Quelques notes ont suffi. Aucune fioriture, aucune recherche d'effet, rien que de la ligne, de la qualité, de la forme. Or, ce sont ces petites antiennes qui constituent, avec la psalmodie qu'elles sont chargées d'accompagner, l'armature même de l'Office liturgique. Plusieurs versets de psaumes, avec au début et à la fin une antienne, voilà toute la psalmodie, tout le fond de l'Office. On pourrait même dire que l'Office est fait presque en totale partie de psalmodie, car les grandes pièces, telles que les répons de Matines, les graduels, les alléluias, ne sont souvent que de la psalmodie amplifiée et ornée. Ce n'est pas dans ces petites pièces - ce n'est pas là, c'est trop clair, tout le répertoire grégorien ; c'en est du moins la substance et nous pouvons y chercher sans crainte de nous tromper quelque chose de ce que visaient les vieux compositeurs.

Ces petites antiennes, pour être simples, sont-elles inexpressives ? Non, certes. Elles expriment à merveille un état d'âme, une attitude d'âme, plutôt. Les plus grandes pièces, graduels, alléluias, offertoires, répons de l'Office, accusent davantage tel ou tel sentiment. Au fond, pourtant, c'est partout la même attitude d'âme, partout ce même sentiment de révérence et d'adoration de la créature devant son Créateur, d'humilité, de confiance absolue, de tendresse profonde, de filial, joyeux et parfait abandon, en un mot, de foi au sens plein et ancien du mot, c'est-à-dire d'adhésion active, totale à Dieu et à chacun de ses mystères, adhésion d'esprit, de cœur et de volonté.

Si l'on voulait caractériser d'un mot le chant grégorien, il faudrait dire qu'il est avant tout intérieur, et si l'on me permet ce néologisme, *intériorisant*. Sa vertu propre est de nous faire rentrer au-dedans de nous, non pour nous analyser mais pour y trouver Celui qui y habite, pour parler, converser, vivre avec lui dans l'intime cœur à cœur.

Nous voici par ces réflexions introduits dans une autre région, et amenés au cœur même de notre sujet. La technique, modale et rythmique, les lois de composition, c'est encore de l'extérieur. Avec l'objet et l'aspiration de la mélodie grégorienne, nous pénétrons dans le sanctuaire même. De quoi s'agit-il avec elle, tout compte fait ? D'un jeu émouvant de lignes et de couleurs, comme on l'a dit, d'effet à produire, d'éclat à donner, de succès à obtenir ? Que nous voilà loin de la réalité ! Ceux-là qui ne voient dans le chant grégorien qu'un article de concert spirituel se trompent étrangement. Avec lui, nous sortons du domaine proprement esthétique, artistique et musical. Si l'art est chez lui réel, il est tellement simple et spontané qu'il s'efface devant son objet. L'art grégorien n'a pas sa fin en lui-même. Il est essentiellement en fonction d'autre chose. Il est avant tout prière, il n'est que prière. C'est à Dieu seul qu'il s'adresse, et non pas même aux fidèles, sinon secondairement et comme par surcroît. Si l'on veut me permettre cette comparaison, on pourrait dire qu'entre la musique religieuse, la meilleure, et l'art grégorien, il y a la même différence qu'entre un laïc vivant dans le monde en excellent chrétien, si bon, si religieux qu'on le suppose, et un religieux tout court. Non pas que le religieux soit forcément un saint, hélas ! Mais tout de même, il est par état soustrait à tout usage profane et consacré uniquement à Dieu.

Le chant grégorien, lui aussi, est un consacré. Il n'existe que pour Dieu, pour l'adorer, le remercier et lui apporter tout l'amour de l'humanité rachetée. Il ne vise aucunement à produire un effet, à attirer les regards sur soi, à plaire. Il n'a qu'un but, servir, se faire oublier, pour conduire les âmes à Dieu. En lui se vérifie magnifiquement le joli mot de saint Jean Baptiste : *Illum oportet crescere, me autem minui*. Si on objecte la sanctification des fidèles, la réponse est facile. Remarquons que le souci de l'édification des fidèles ne vient qu'en second lieu dans la liturgie. C'est à Dieu, premièrement et essentiellement, que la liturgie s'adresse. Dieu d'abord. C'est pour lui que nous sommes, pour lui que nous vivons. Dans notre prière, c'est à lui que nous nous adressons, et non à ceux qui nous écoutent. C'est à lui que nous rendons nos hommages au nom de toute

la création. De grâce, quand nous prions, et il faut sans doute considérer la messe et l'office comme une prière, gardons les hiérarchies nécessaires.

« La beauté surnaturelle du Seigneur en nous, dit admirablement l'Abbé de Solesmes Dom Paul Delatte dans son Commentaire sur la Règle de saint Benoît, cette ressemblance parfaite avec lui que toute l'économie surnaturelle s'emploie à graver, cette empreinte divine que la frappe du balancier liturgique imprime perpétuellement en nos âmes, nous est-elle donnée pour que nous en jouissions tout seuls, dans une sorte de coquetterie intérieure ? [...] C'est seulement parce que « Dieu cherche des adorateurs en esprit et en vérité qu'il nous a faits un avec son Fils par son Saint-Esprit ». Dans cette phrase extraordinaire qui commence l'épître aux Éphésiens, saint Paul marque bien que la fin suprême de la création et de la Rédemption, de la « récapitulation » de toutes choses dans le Christ, c'est le témoignage liturgique de l'excellence et de la beauté infinies : « Il nous a élus en lui dès avant la fondation du monde, pour être saints et sans tache à ses yeux dans l'Amour. Dans son libre vouloir, il nous a destinés d'avance à être ses fils adoptifs par Jésus-Christ, à la louange de sa grâce éclatante dont il nous a gratifiés dans son Fils bien-aimé ». Il y a donc connexion étroite des trois éléments : union à Dieu, louange de Dieu, gloire de Dieu. Notre sainteté individuelle et conventuelle se traduit dans cette même prière liturgique qui la réalise le plus efficacement ; notre béatitude, c'est d'entrer dès ici-bas dans la vie et la joie de notre Dieu ; c'est de faire refluer éternellement par la voie de l'Esprit et du Verbe, vers le Principe sans principe qui est le Père, tout l'être créé et increé qui descend de cette source par le Verbe et par l'Esprit. »

Regardez attentivement nos mélodies grégoriennes ; c'est bien cette note là qu'elles sonnent, à quel point elles sont vraies. Comme nous le remarquons plus haut, elles expriment à merveille non pas seulement ce que nous disons à Dieu, mais aussi, et peut-être surtout, ce que nous sommes devant lui, notre attitude d'âme. Or, saint Benoît résume cette attitude en un mot, comme il ramène toute sa spiritualité à une seule vertu compréhensive : l'humilité, laquelle est chez lui une attitude de vérité, fruit du double regard de Dieu sur nous, et de nous vers Dieu. Elle nous ordonne devant Dieu et

engendre cette disposition foncière de révérence, d'adoration, d'action de grâce, de confiance absolue, de total abandon, d'inaltérable paix et amour dont j'ai parlé plus haut. Et c'est précisément cela qui fait le fond, la principale beauté, comme aussi l'efficacité, de la prière chantée de l'Église.

On connaît les deux spiritualités : la moderne, avec tous ses perpétuels retours sur soi, ses examens répétés ; l'ancienne, au contraire, qui fait surtout crédit à Dieu et oublie plus volontiers le moi pour s'appuyer davantage sur l'efficacité unique de l'œuvre rédemptrice : *Oculi mei semper ad Dominum : quia ipse evellet de laqueo pedes meos.*

Les mélodies grégoriennes sont singulièrement éloquents et expressives de la vieille et bonne spiritualité, et c'est de là que leur vient leur extraordinaire action sur les âmes, qui les pacifie, dilate et porte vers Dieu. Paix, douceur, ce sont les mots auxquels il faut toujours revenir quand on parle de l'art grégorien ; amour, surtout. S'il est en effet une chose qui se dégage de l'étude de nos mélodies traditionnelles, c'est qu'elles sont vraiment baignées de tendresse. Quel que soit le sentiment qu'elles traduisent, c'est toujours dans une atmosphère d'amour, mais d'amour vrai, profond. Elles sont essentiellement de la charité. C'est vraiment l'esprit de l'Église tout entier qui est en elles. *Plenitudo legis est dilectio.* On peut dire d'elles ce qu'on a dit, je crois, des fresques de Fra Angelico, qu'elles ont été écrites à genoux.

Ainsi l'art grégorien est beaucoup plus que de la musique, beaucoup plus même qu'une prière. Parce qu'il est la prière de l'Église, il est surtout un esprit, une spiritualité, celle-là même que le Seigneur nous apprenait quand il définissait les conditions vraies et les qualités de la prière : *In spiritu et veritate oportet adorare ; nam et Pater tales quærit qui adorent eum.* Ce que Dieu veut quand nous prions, ce n'est pas de l'éclat extérieur, ce n'est pas de l'effet, ce n'est même pas une certaine exaltation sentimentale, ce qu'il veut, c'est cette prière intime qui part de l'âme et monte à lui tout seul : *In spiritu et veritate oportet adorare.* La leçon est particulièrement opportune de nos jours où les œuvres, bonnes en soi, se multiplient presque à l'excès, en ce sens que s'y exalte le côté extérieur et humain, au détriment de l'autre. Ce qui importerait surtout, semble-t-il, ce serait de prendre les âmes par un principe plus intérieur et profond. Précisément la prière liturgique, grégorienne, mieux comprise, mieux aimée, mieux réalisée, serait infiniment utile au progrès des âmes et à la rechristianisation de la société.

Religieux par sa technique, son objet, son inspiration, le chant grégorien l'est encore souverainement par ce que j'appellerais son caractère catholique. Il nous faut recourir à certains points de doctrine parfaitement établis. Saint Paul, dans les premiers chapitres de son épître aux Éphésiens, nous a fait la théorie de l'Église, du *mysterium Christi, quod aliis generationibus non est agnitum filiis hominum* ; « mystère qui, dans les générations passées, n'a pas été montré aux enfants des hommes » comme il l'a été maintenant, à savoir que les païens sont admis au même héritage, membres du même Corps, bénéficiaires de la même promesse dans le Christ Jésus.

L'Église, ce n'est pas une juxtaposition d'individus, c'est un Corps, un Corps unique dont le Christ lui-même est la Tête. Tous les rachetés ne font qu'un, jetés et perdus dans le Christ : *in adoptionem filiorum per Jesum Christum in ipsum*. Lui nous résume, nous récapitule en lui, nous sommes sa plénitude, *que est corpus ipsius et plenitudo ejus*. Dès lors, tout est un, à ce point qu'il ne s'agit plus de faire des saints, mais un saint, le Saint, l'homme complet, achevé : l'Église, jusqu'à ce que nous parvenions tous ensemble à l'unité dans la foi et la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme parfait, à la taille qui convient à la plénitude du Christ.

Ainsi, devant Dieu, l'Église est quelque chose d'un, un corps social, catholique. Les individus sont groupés en elle. Ils n'ont de raison d'être que par elle et pour elle. C'est donc socialement, conventuellement, que nous devons aller à Dieu. Et il semble que jamais ce caractère social, conventuel, ne doive être plus accusé que dans la célébration de la liturgie, eucharistique ou non. Dieu sait si les Pères, et saint Augustin en particulier, sont souvent revenus sur ce point. Et Dieu sait aussi si la liturgie a bien ce caractère, comme l'individu y disparaît au profit de l'ensemble.

« Il n'y a rien comme la louange liturgique, nous disait jadis le Père Clérissac, pour nous affranchir et nous libérer des préoccupations égoïstes. Avec elle, par elle et en elle, ce que nous poursuivons, ce sont les intentions mêmes de Dieu. C'est l'hommage que Dieu se rend à lui-même, c'est le mystère de sa vie intime, ce sont les intérêts généraux de l'humanité rachetée. Sans doute, nos intérêts à nous ne sont pas oubliés ; mais au contraire, ils entrent d'eux-mêmes, et sans que nous prenions la peine d'y penser, par le fait de notre dédicacion à la louange divine, dans le grand

courant où circulent tous les intérêts du Corps mystique du Christ, dans la communion des saints. »

Il n'est pas sans intérêt de constater que, tout comme le texte, le chant lui-même a cette note catholique, et par là, il est éminemment formatif. Quel merveilleux moyen de donner au peuple chrétien, au clergé lui-même, le sens catholique, le sens profond, filial des choses d'Église. On déplore actuellement l'individualisme, en matière de religion, comme en tant d'autres domaines. Le sens du *mysterium Christi*, si vivant au moyen-âge comme aux premiers siècles, s'est émoussé. Qu'est l'Église ? Qu'est même Notre Seigneur Jésus-Christ ? Pour beaucoup, hélas, il n'est plus qu'un surhomme, un saint extraordinaire, un beau modèle qu'on essaiera d'imiter de son mieux, comme de l'extérieur et par nos propres efforts. Mais de son rôle actif, de sa place dans l'Église et dans notre sanctification, on ne sait presque plus rien. Ou du moins, la vie spirituelle et son expression dans la prière, au lieu d'être une affaire de foi et de charité, est devenue chose de sentiment. La liturgie aussi, bien entendu. On y cherche les émotions, beaucoup plus que l'enseignement profond qu'elle contient et la vie pleine qu'elle donne, à plus forte raison quand il s'agit du chant.

Eh bien, il me semble qu'à renoncer de bon cœur et sans cesse à son goût personnel, à sa façon personnelle de comprendre et de sentir toute chose, pour se plier volontairement et continuellement à l'interprétation de l'Église, on en vient facilement à redresser cette tendance égoïste et à orienter toute son âme vers le christianisme véritable. La relation immédiate de la voix et de l'instinct vital est un fait indéniable, a-t-on dit. La voix manifeste ce que nous tenons en nous de plus profond, elle est la manifestation même de la vie. Voilà sans doute pourquoi tant de chrétiens hésitent à adopter purement et simplement la méthode de chant de l'Église. Ils sentent qu'il faudra renoncer à tout ce qu'il y a d'eux, de leur âme à eux, dans leur prière, et c'est laborieux. Mais à le faire fidèlement, surnaturellement, persévéramment, on ne tarde pas à se faire un tempérament nouveau, un tempérament d'homme d'Église, à comprendre que l'on n'est rien personnellement, qu'un membre du Corps mystique du Christ, que donc le seul intérêt est de se fondre le plus possible dans l'Église. Aussi bien, on s'aperçoit vite que ce qui sanctifie dans la liturgie, c'est, avec le travail d'assimilation personnelle des textes, le travail lent, sourd, profond de la grâce, dont la liturgie est le véhicule normal ;

que là encore, c'est l'Esprit Saint qui agit, et fait fils de Dieu ceux qui veulent bien se laisser conduire par lui : *Quicumque Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei.*

Il est de mode d'objecter que le chant grégorien est trop austère, trop éloigné de notre mentalité moderne. Ne faudrait-il pas quelque chose de plus libre, de plus personnel, de plus populaire, de plus à la page ? Que de fois j'ai entendu ces propos, notamment dans la bouche de personnes appartenant aux différentes branches de ceux qu'on appelle les « mouvements spécialisés ». La réponse est facile : il suffit d'appliquer les principes posés plus haut. Ce n'est pas une question de sentiment ou d'opinion, c'est une question de foi surnaturelle, pure et simple. Ce n'est pas à nous de décider. Le chant grégorien est la prière de l'Église, et non la prière individuelle. C'est l'Église toute seule qui a reçu mission de conduire les âmes à Dieu. C'est elle qui sait les chemins qui mènent à lui. C'est à elle, et non à nous, qu'il appartient de régler sa prière, mue qu'elle est par l'Esprit de Dieu

« Nam quid oremus sicut oportet nescimus, sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus. Nous ne savons pas prier comme il faut, c'est l'Esprit Saint lui-même qui intercède pour nous. »

Et c'est par et dans l'Église que parle l'Esprit Saint. Nous sommes, ne l'oublions pas, sur le terrain surnaturel, notre moi doit disparaître. Et c'est à l'Église que nous devons adresser la belle parole des Apôtres au Seigneur : « *Doce nos orare, apprenez-nous à prier* », vous. C'est uniquement de vos mains, de vos lèvres et de votre cœur que nous voulons recevoir la formule authentique de notre prière et de nos relations avec Dieu.

Une autre objection, plus courante, est que c'est là un idéal bon peut-être pour les monastères, mais qu'on ne saurait l'admettre pour les paroisses. La prière des fidèles de nos paroisses ne saurait ressembler à celle des moines. Elle aurait besoin de beaucoup plus de démonstrations extérieures. C'est là une erreur fondamentale. Trop souvent, quand on parle de liturgie, de vie ou de spiritualité liturgique, on s'imagine que ce sont là choses bénédictines. Il n'y a pas de spiritualité strictement bénédictine. Comme on l'a fort bien dit, il ne s'est pas agi pour saint Benoît de se frayer une voie dans la vie chrétienne, une route particulière pour aller à Dieu, mais au contraire de prendre tout simplement « la route nationale », celle de l'Église, afin de réaliser tout l'Évangile dans la manière et sous la forme que l'Église le vit au cours de sa vie officielle de chaque jour. Notre vie, c'est le surnaturel intégral, non morcelé, non fragmenté. C'est la vie

traditionnelle de l'Église. Et pour le dire en passant, c'est peut-être la raison pour laquelle les fidèles de toutes conditions qui viennent dans nos monastères assister à nos offices s'y trouvent si bien et en retirent tant de fruits. Dès le premier moment, ils se sentent chez eux, dans une atmosphère catholique, celle à laquelle ils aspirent de toute leur âme de par le fait même de leur baptême. Bien des fois, j'en ai fait l'expérience, mais nous recueillons chaque jour des confidences en ce sens.

La seule différence entre les monastères et les églises séculières est que nous, moines, nous sommes tenus à ne chanter que du chant grégorien. Bienheureuse règle, qui donne à nos offices et notre vie cette admirable simplicité et sobriété de ligne, alors que les séculiers peuvent y ajouter de la polyphonie, classique ou moderne, et des cantiques, suivant les indications du motu proprio de Saint Pie X. La polyphonie et les cantiques admettent par définition plus d'éclat extérieur, plus de liberté d'expression, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient plus beaux ni plus priants. C'est de la dévotion privée. Que l'on en profite et que l'on y mette tout le déploiement musical qui leur convient - sans exagérer toutefois, car il est facile de tomber dans l'excès ; - mais de grâce, quand on chante les mélodies grégoriennes, que l'on respecte leur caractère propre et que l'on prenne garde de n'y pas transposer inconsciemment l'esprit et les mœurs de la musique profane, même religieuse. Que chaque genre garde sa physionomie personnelle : *Hoc sit quod dicitur*, pour employer une expression chère à saint Benoît.

Le chant grégorien reste la prière chantée de l'Église. Qu'il soit chanté par des moines ou par de simples fidèles, son interprétation doit être rigoureusement la même, dans les églises de paroisses comme dans les monastères. Il n'y a pas deux manières authentiques de prier. Il n'y en a qu'une : celle de l'Église ; de même qu'il n'y a qu'une économie religieuse, complète, définitive : celle qui a été apportée par le Seigneur. « *Après avoir, dit l'épître aux Hébreux, à maintes reprises et de bien des manières, parlé jadis aux pères par les prophètes, Dieu, en ces jours qui sont les derniers, nous a parlé par le Fils qu'il a constitué héritier de toutes choses, et par qui il a fait les mondes.* »

Il n'y a qu'un seul Dieu, qu'une seule foi, qu'un seul baptême, qui trempe toutes les âmes également. Toutes les âmes rachetées par le même Sang divin tendent à la même fin par les mêmes moyens, qui sont les sacrements et la prière. Les âmes des fidèles ont exactement les mêmes besoins que les âmes des moines. C'est les rabaisser étrangement et les diminuer que de prétendre le contraire.

Et ceci nous ramène à la question de l'édification des fidèles, que l'on a coutume d'objecter à notre thèse, et qui donne lieu à tant de malentendus. L'édification des fidèles n'est pas un des buts de la liturgie, encore que dans le plan divin, elle en soit un effet nécessaire, comme une résultante infaillible. Ici encore, il ne faut pas faire de sentiment : nous restons toujours dans les perspectives doctrinales. Dans un dessein évident de simplicité, Dieu a voulu que les procédés mêmes de la Rédemption et de la sanctification des âmes fussent aussi ceux de sa glorification à lui. En d'autres termes, c'est par les mêmes actes que nous louons Dieu et que nous nous sanctifions. Suivant la doctrine de saint Paul, la Rédemption s'est faite une fois pour toutes sur la Croix par un acte d'adoration et d'obéissance totale à Dieu. Les sacrements, qui sont les canaux authentiques de la grâce, n'ont pas d'autre objet que de nous transmettre les bénéfices de cette universelle rédemption opérée par le sacrifice du Calvaire. L'Eucharistie, en particulier, autour de laquelle gravite, comme autour de son centre, toute la liturgie, est avant tout, comme son nom l'indique, une louange, une action de grâces à Dieu.

Ce n'est qu'en second lieu, et comme par un choc en retour, qu'elle nous atteint, nous. Dans la liturgie, dans les sacrements, ce ne sont pas nos actes à nous qui nous sauvent, ils ne font que nous disposer à la grâce. Toute l'action sanctificatrice vient de Dieu, par l'Église. Plus donc nous nous effaçons pour faire large la part de Dieu, et plus est assurée en nous l'efficacité rédemptrice. Ainsi, aucun danger de léser les intérêts spirituels des fidèles en pensant à Dieu d'abord. Les fidèles seront sanctifiés dans la mesure même où l'office aura atteint son but essentiel et premier : la gloire de Dieu. On s'inquiète généralement beaucoup trop de ce que peuvent penser les fidèles. Bien que la question purement vocale ait une grande importance, ce n'est pas au fond de l'église que les voix doivent porter, comme on dit trop souvent. C'est à l'autel, et c'est en portant à l'autel, qu'elle porte sur les fidèles.

« *C'est précisément parce que vous ne faites rien pour nous émouvoir que votre office est si émouvant* », me disait un jour un musicien non encore catholique. Les fidèles ne sont certes pas indifférents à la beauté artistique, mais ce qui les touche infiniment plus, c'est cette profondeur de prière qu'ils sentent à travers le chant, et qui accroît leur amour de la vie surnaturelle. Les fidèles n'ont rien à perdre, tout au contraire, à ce que l'on conserve à la grande prière catholique cette réserve, cette mesure, cette sobriété dans l'expression, ce sens de la hiérarchie des valeurs. Rien n'est plus avantageux aux âmes,

à celles d'aujourd'hui comme à celles de toujours. Peut-être même est-ce plus opportun maintenant que jamais. Au milieu des bouleversements et des ruines qui nous entourent, dans cette atmosphère de terrible incertitude où nous vivons, ce dont nous avons surtout besoin, n'est-ce pas de retrouver l'amour du calme, du silence et de la paix ? Par toute sa technique, modale et rythmique, la cantilène grégorienne est merveilleusement apte à nous le donner. Par son inspiration surnaturelle, et par ce parfum de sainteté si douce et si aimable que ne peuvent plus oublier ceux qui ont pris sérieusement contact avec elle, elle excelle à prendre les âmes et à les introduire dans la région bienheureuse où Dieu les attend. À tous égards, elle est un procédé souverainement efficace de formation morale et surnaturelle. Et si, comme on l'a très bien dit, la musique grecque avait pour mission et pour idéal beaucoup moins d'agiter, que d'ordonner et de rythmer les âmes, nos mélodies sacrées, grâce à leur inspiration, réalisent à un degré qui n'a jamais été dépassé l'idéal rêvé par les philosophes de l'antiquité.

Il aurait fallu donner des exemples, montrer par quelques pièces comment les mélodies grégoriennes, toujours au service du texte dont elles soulignent souvent merveilleusement les nuances les plus fines, excellent parfois à mettre en lumière la vraie physionomie des fêtes. Elles vont même parfois jusqu'à prendre les allures d'un traité de spiritualité par la manière même dont elles nous conduisent à Dieu. J'y ai fait plus haut allusion. Tout le répertoire grégorien serait infiniment intéressant à étudier de ce point de vue. On y verrait comment la conscience, même aiguë, de la misère de l'âme touchée par le péché n'aboutit jamais au désespoir, ni même simplement à la tristesse, mais s'épanouit toujours dans la certitude, et comme l'expérience, de la miséricorde divine. Voyez les introïts *Circumdederunt me*, *Inclina Domine*, l'offertoire *Precautus est*, le graduel *Miserere mihi*, etc. On y verrait comment l'âme, attentive d'abord à ses intérêts personnels, même à ses joies surnaturelles, s'oublie peu à peu pour se perdre dans la contemplation de Dieu regardé et aimé pour lui seul : introïts *Suscepimus*, *Puer natus est*, graduel *Laetatus sum* ; comment tout se ramène en fin de compte à un acte de foi, d'espérance et de charité : introïts *Esto mihi*, *In voluntate tua*, offertoire *Tui sunt* de Noël, etc. Partout et toujours, ce parti pris de tout rapporter à Dieu, cette nostalgie de l'âme de revenir à lui, toujours et partout, de ne voir toujours que lui. Voyez-vous ce caractère essentiellement contemplatif de la mélodie grégorienne.

Je ne puis pas ne pas me rappeler ces paroles de Dom Delatte, définissant dans son *Commentaire de la Règle* la méthode d'oraison des anciens :

« La méthode d'oraison était simple et facile : s'oublier et vivre dans le recueillement habituel, tremper assidûment son âme dans la beauté même des mystères, s'intéresser à tous les aspects de l'économie surnaturelle. [...] Ils pensaient que les paroles de Dieu, des saints et de la liturgie, approfondies et redites sans fin, avaient une grâce souveraine pour arracher doucement l'âme au souci troublant d'elle-même, pour l'enchanter et l'introduire dans le mystère de Dieu et de son Christ. Une fois là, [...] il n'y a plus qu'à regarder et à aimer très simplement. »

On ne le dira jamais assez, le chant grégorien est une admirable école d'ascèse et de formation surnaturelle, tout rempli et saturé de la spiritualité même de l'Église. « *Nous tous, dit la II^e aux Corinthiens, nous tous, qui, le visage découvert, réfléchissons comme en un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans cette même image toujours plus glorieuse, comme il convient à l'action du Seigneur qui est Esprit.* »